

Anatomie du bluff

Le palais de cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire, de Peter Sloterdijk. Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Maren Sell Éditeurs, 380 p.

Jean-François Bourgeault

Numéro 216, septembre–octobre 2007

La démocratie... et après?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10319ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourgeault, J.-F. (2007). Anatomie du bluff / *Le palais de cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire*, de Peter Sloterdijk. Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Maren Sell Éditeurs, 380 p. *Spirale*, (216), 30–31.

Anatomie du bluff

LE PALAIS DE CRISTAL. À L'INTÉRIEUR DU CAPITALISME PLANÉTAIRE

de Peter Sloterdijk

Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Maren Sell Éditeurs, 380 p.

par JEAN-FRANÇOIS BOURGEOULT

Mais qui a dit qu'il fallait soustraire le bluff ?

— Sloterdijk, *Critique de la raison cynique*

Il ne serait pas excessif de figurer les conditions communes de la pensée de l'histoire à l'ère qui est la nôtre sous l'espèce d'une table de poker où tous les *bluffeurs* auraient été interdits de séjour. Faits, citations, corpus d'œuvres, croyances, modèles théoriques, optiques disciplinaires, souvenirs personnels, interprétations localisées — en bref, le capital incertain de passé(s) au moyen duquel un penseur se compose une « culture » personnelle —, tout cela dans la modernité a toujours été rejoué par l'acte de pensée comme autant de jetons pariés sur la scène globale de l'« esprit » en devenir. Celui qui mise exactement, sagement, modestement ce qu'il possède en savoir et relativise sa propre perspective, comme il est aujourd'hui d'usage de l'exiger dans les sphères « sérieuses » des sciences dégrisées du mythe de l'universel, prend autant de risques qu'il est nécessaire pour éviter le piège d'une vaste spéculation détruite, sans doute, mais aussi la possibilité excessivement rare que soit promue une conjecture globale en *image du monde*. À l'inverse, seule cette science imparfaite du bluff circulant sous le nom de code de « philosophie de l'histoire » est en mesure de gonfler d'un seul coup la mise de la pensée commune, sans garantie et au risque de toutes les extravagances imaginables : celui qui emprunte à la banque du Temps les siècles nécessaires à la construction d'une gigantesque abstraction flottant dans l'incertitude pour les risquer sur l'espace actuel du sens ne peut qu'espérer, par-delà la vérité ou la fausseté *insolubles* de son modèle, que celui-ci attire à lui suffisamment d'adeptes pour imposer la vision surdimensionnée d'un grand récit en vigueur. À lire Hegel, Marx, Borkenau, Valéry, Spengler, Weber, bref, les maîtres *bluffeurs* d'un temps où l'« *Empire du Nombre* » (Valéry) n'avait pas encore imposé sa puissance interprétative par le culte de la *statistique* et des innombrables vérifications factuelles, on rencontre presque à chaque phrase ces brusques accélérations de l'argumentation, ces faits isolés convertis par la grâce de l'impatience en synecdoques de « l'époque », ces sauts vers le domaine du pur illusoire dont la séduction est la condition *sine qua non* pour qu'un bluff soit réussi — autrement dit, pour que ce capital invisible et implicitement acté que l'on appelle « histoire du monde » puisse être parié en entier dans une œuvre.

Le globe : de la métaphysique à la médiatique

Que le champ occidental de la philosophie de l'histoire se soit composé en presque totalité de « systèmes démentiels fondés sur la précipitation » est aujourd'hui une évidence banale qu'il est à la limite utile de proférer en public si l'on veut prouver sa contemporanéité d'esprit « lucide » — entendons par là un esprit choisissant de pactiser avec le plus actualisé des consensus de scepticisme disponibles. Mais que ce soupçon face à la démesure se soit lui-même insidieusement normalisé au point de devenir un « méta-grand-récit commode », que le discours sur la fin des grands récits se soit cristallisé en un « nouveau mythe intellectuel » ayant noué « une alliance avec une paresse hargneuse qui ne veut voir que le pesant dans le volumineux et la suspicion de manie dans le grand » est un vigoureux diagnostic d'introduction qui suffit à placer *Le palais de cristal* de Peter Sloterdijk dans une classe à part : celle des ouvrages écrits par un maître *bluffeur* répugnant aux intimidations de la modestie territoriale et qui, plongé dans une ère où sur tous les plans « la primauté croissante des inhibitions l'emporte sur les initiatives », choisit de déjouer cette logique naturelle de la postmodernité en prenant l'initiative de la démesure historique et en cautionnant « l'infrangible phrase » hégélienne qui n'a pas été située par hasard, autrefois, au seuil de *Dans le même bateau* : « Tant pis pour les faits. » Tant pis aussi pour les citations — sporadiques —, pour les notes de bas de pages — réduites à l'extrême —, la bibliographie finale — éliminée —, toutes marques d'un protocole universitaire dont l'effacement pointe dès le départ la situation intercalaire d'un philosophe de la fluidité chez qui la fascination des espaces diaphanes, translucides, écumeux, des enveloppes aux frêles parois et aux multiples effets de résonance, s'oppose à la tentation des cristallisations stables (y compris celles des conventions philosophiques éprouvées formant l'armature d'une institution). Suivant en cela l'ouverture de *Sphères I. Bulles*, où un enfant créateur de bulles est « porté par un enthousiasme solidaire avec ses globes scintillants », Sloterdijk n'a pour toute méthode de construction que celle de ce souffleur contemplant l'agglutination progressive des sphères de captation de « l'histoire » qu'il a produites. Rassemblés en une grappe dont les globes philosophico-thématiques ont souvent le caractère semi-fermé, semi-transparent, de traités miniatures, les chapitres fugaces valent tout autant pour eux-mêmes que pour la thèse plus vaste avec laquelle ils sont constamment en contact.

Malgré cette structure souple au déploiement imprévisible, chacune des bulles accaparant le centre d'une pensée aérienne inspirée de Nietzsche pour le laisser ensuite se dissoudre et se reformer dans la bulle suivante, le *leitmotiv* d'une réévaluation stricte de « l'histoire » comme période correspondant à l'époque de la globalisation terrestre demeure l'unique centre de gravité : « ... l'époque de la globalisation terrestre est la seule à pouvoir être qualifiée d'"histoire du monde" ou d'"histoire" tout court. Son contenu est le drame de l'exploration sur Terre comme vectrice des cultes locaux et de leur compression en un complexe mondial mis en réseau et en écume. Si l'on prend au sérieux cette définition de "l'histoire", il en résulte que la séquence des événements situés entre 1492 et 1945 est la seule à pouvoir être caractérisée comme telle, tandis que l'existence des peuples et des civilisations ne porte de traits "historiques" ni avant, ni après — les dates butoirs restant discutables. Bien entendu, tous les groupes, institutions et pratiques sont toujours et partout soumis aux lois du devenir ; elles traversent leur temps au pas tranquille de la répétition avec variantes ; elles connaissent les bonds et les catastrophes qui ponctuent les longues séries. Mais ce phénomène d'immobilité et de mouvement n'a

rien à voir avec ce qui s'est déroulé dans "l'histoire". L'histoire, la seule, répond de manière narrative aux questions ontologiques : comment a-t-on pu en arriver aux situations de l'âge global ? Comment l'exploration de la Terre, en tant que vectrice de la cohésion des cultures, a-t-elle été possible ? Comment les Européens ont-ils été en mesure de dessiner leurs cartes et de déployer leurs réseaux sur le monde habité ? Quel rôle jouait ici l'argent moderne, sous sa triple forme de capital commerçant, de capital industriel et de capital financier ? » En amont de l'invention de la conscience navale européenne, ailleurs nommée par Sloterdijk « l'extase nautique » des explorateurs cherchant à percer leur conteneur immunitaire pour rejoindre l'extérieur absolu d'un « de-l'autre-côté terrestre » — opposé à un « en haut » céleste —, le globe est encore la propriété de métaphysiciens affairés à construire la forme idéale d'un absolu cosmique. En aval, dans l'ère de la civilisation post-historique où le mouvement de mise en réseau instauré par « l'histoire » se poursuit au-delà des fins qui l'avaient mis en branle, jusqu'à ce qu'il en vienne, faute d'impulsion téléologique, à se célébrer lui-même dans sa vélocité croissante, aveugle et effrénée, le globe entre dans sa phase de « densification » ou de « saturation » médiatique où « l'histoire du développement de l'image du monde comme Terre est plus ou moins achevée et a été mise à la disposition de tous ». Entre ces deux lignes de fracture a lieu la phase dynamique de la globalisation terrestre : commençant lorsque le globe glisse des mains théoriques des géomètres-philosophes pour devenir l'obsession pratique des géographes, marins, cartographes, marchands, conquistadores et autres types sociaux affairés à ouvrir à l'argent une voie maritime vers les extérieurs inconnus et horizontaux ; achevant sa course lorsque s'impose l'image d'une surface géographique totale emmaillotée

.....

**« Jouer cartes sur table », autrement dit
déclarer sa patrie discursive comme mesure
d'hygiène préalable à l'entretien, est
dorénavant une exigence aux accents
douaniers que les interprètes d'un auteur
s'empresseront d'observer, s'il ne s'y est pas
lui-même employé par réflexes instinctifs
autant que par lassitude d'avoir plus tard à
endurer les sévices d'une position ou posture
infligée contre son gré.**

.....

de liens médiatiques si serrés, si rapides, si nombreux que le concept de « distance » devient un artefact purement formel au nom duquel aucune « sortie en mer », même symbolique, ne saurait désormais être entreprise. En définitive, l'histoire de la fusion progressive entre le globe et la Terre visant à sabler le seuil à une « théorie du temps présent », post-historiques deviennent les « situations dans lesquelles des actes historiques (création de religions, croisades, révolutions, guerres de libérations, luttes des classes et promesses attendues) ne sont pas admis en raison du risque non assurable qu'ils font courir ».

Le commun du discours

Quel sera dès lors le statut d'une action fondée sur le risque dans un système qui se préserve de le proscrire ? Pareil diagnostic sur la « fébrilité stagnante » (Badiou) d'une ère où, par un renversement aussi brusque que paradoxal, l'impératif du mouvement *en soi* devient l'agent de conservation d'un présent qui retombe éternellement sur lui-même, trouve certes sa place parmi une multitude d'autres contemporains, lesquels s'échelonnent du Hartog des Régimes d'historicité jusqu'au Agamben du Temps qui reste. L'énerverment paralytique, l'énergisation du vide, la « frivolité de masse » démocratique, le mixte psycho-politique de « stress non spécifique » et d'« ennui diffus » caractérisant l'esprit de cette

version radicalisée du dernier homme nietzschéen auquel Sloterdijk donne le nom de « consommateur final » — « il souffre d'un ennui abyssal et se divertit pourtant de façon éclatante » : du fait même qu'elles sont presque devenues patrimoniales, ces formules où alternent la sollicitation continuelle avec l'abandon définitif tendent à prouver que la logique de redondance survitalisée de la vie post-historique risque toujours d'entraîner avec elle une rhétorique du même type chez ses témoins, c'est-à-dire aussi ingénieuse à varier ses approches qu'impuissante à se renouveler en profondeur. Un huissier malveillant affairé au compte des dettes intellectuelles pourrait ainsi montrer sans efforts tout ce que la thèse du Palais de cristal doit aux méditations valéryennes sur « le temps du monde fini » réunies naguère dans *Regards sur le monde actuel*. Mais la dette inconsciente serait peut-être alors à chercher dans l'acte lui-même plutôt que dans le résultat de son opération. « La conclusion de la globalisation terrestre, cela signifie qu'on sait désormais une fois pour toutes qu'on n'arrive plus le premier sur aucun lieu de ce monde ; on doit aussi tenir compte explicitement du fait qu'on ne peut s'exprimer sur aucun sujet au monde de manière indépendante du discours. Partout les traces des découvreurs et des orateurs antérieurs sont présentes de manière compacte. » En qualité d'équivalent conceptuel sociologique de la « saturation » dans les *habitus* intellectuels d'aujourd'hui, on comprend que le terme de « discours » soit né chronologiquement du cadavre de « l'histoire » et ne cesse depuis de se nourrir à même cette dépouille, prospérant avec la force d'évidence des bizarreries inertielles que plus personne ne se donne la peine d'interroger. « Jouer cartes sur table », autrement dit déclarer sa patrie discursive comme mesure d'hygiène préalable à l'entretien, est dorénavant une exigence aux accents douaniers que les interprètes d'un auteur s'empresseront d'observer, s'il ne s'y est pas lui-même employé par réflexes instinctifs autant que par lassitude d'avoir plus tard à endurer les sévices d'une position ou posture infligée contre son gré. De même que la multiplication des zones d'amortissement juridique assure dans la civilisation post-historique la réduction extrême des chances que les velléités anciennes de conquistadores puissent se reproduire, de même le recours presque universel au « discours », l'assertion dogmatique d'une dette insolvable envers l'arrière-fond de la rumeur chaotique des idées en circulation, est une technique d'assurance visant à faire en sorte qu'aucun énoncé ne puisse même désormais se figurer sous l'espèce de « l'effraction », du « risque », de « l'exploration », de « l'inauguration », termes qui suscitent aujourd'hui les sourires de rigueur chez les sociologues préposés aux droits supérieurs de l'antérieur sur l'imprévisible. Par courtoisie élémentaire envers le lancer universel des dés qui insuffle sa vigueur à l'acte de pensée philosophique, autant que par dédain pour les réflexes policiers de contrôle identitaire, on gardera donc ici à l'événement d'une pensée le droit d'avoir lieu hors de l'échiquier des « discours » en vigueur. Si « jouer cartes sur table » est devenu le *modus operandi* d'une scène de l'intelligence où la portée économique des dettes l'emporte sur celle des spéculations, le privilège anachronique du bluffeur a toujours été de restituer au secret les cartes au moyen duquel il s'est imposé. ●